

PRÉSENTATION

Quelle superbe idée que d'offrir au public français, enfin, un ouvrage sur les pierres gravées et historiées de Gotland ! Voilà pourtant cinquante ans que Sune Lindqvist en a fait une étude quasi exhaustive (il ne manquait que d'avoir pu parler de celles qui n'avaient pas encore été exhumées à l'époque), qui demeure l'indispensable ouvrage de référence, malheureusement inaccessible en français. Mais l'initiative de Jan Peder Lamm, la bonne volonté des éditions Michel de Maule méritent plus que l'intérêt : le respect, car l'ouvrage que voici apportera une contribution attendue à la connaissance de chefs-d'œuvre qui, en définitive, appartiennent aussi à notre patrimoine indo-européen dans la mesure notamment où elles éclairent d'un jour splendide l'une des belles cultures que nous aura léguées ce patrimoine : la scandinave ancienne. Qu'il suffise de préciser que notre connaissance des Vikings et de leur civilisation reste incomplète sans une bonne fréquentation de ces témoins énigmatiques.

Car énigmatiques, elles le sont, ces pierres, tout autant que ceux qui les conçoivent. Parler d'elles, c'est d'abord essayer de percer le mystère qui les entoure... qui entoure qui ? Voilà la question essentielle, à laquelle il est difficile, dans l'état présent de nos connaissances, d'apporter une réponse. Il est tentant de répondre que, comme son nom semble l'indiquer, Gotland fut la patrie des Gots. Et là, tout de suite, nous pensons fouler un sol plus ferme. Les Gots sont cette peuplade scandinave (germanique) qui alla fonder à deux reprises un Empire au nord de la Mer Noire, d'où elle passa ensuite vers l'Ouest, jusqu'en Italie (Théodoric le Grand) et au-delà. L'histoire a cru bon de distinguer entre Ostrogots (Gots « glorieux ») et Visigoths (Gots « sages ») et des sagas du type dit légendaire, comme *Hevarar saga ok Heidreks Konungs* établissent, apparemment, que cette ethnie connut un temps de grande gloire, qu'elle eut des annales prestigieuses et qu'elle fut riche en héros, ce que confirment certains poèmes lyriques de l'Edda. Quand un historien comme Jordanes, qui était Got, parle de ses ancêtres dans sa *Getica* (en vérité *De origine actibusque Getarum*, 551), il ne cache pas son admiration pour leurs exploits. Seulement, quelles réalités historiques se cachent derrière de tels témoins ? Et de quels Gots s'agit-il ? Car il y a d'autres candidats à ce nom. Il exista une province mi-suédoise, mi-norvégienne – dans les acceptions que

nous donnons aujourd'hui à ces termes – qui s'appelaient Gautland ou Gautaland, qui porte encore aujourd'hui le nom suédois de Götaland (d'où la ville de Göteborg qui, à vrai dire, est une création toute récente). Ceux-là aussi font bonne et fréquente figure dans les textes anciens. Et puis, quels qu'ils aient été, nous savons aussi qu'ils eurent une langue à eux, le gotique qui, par chance, et parce qu'un de leurs évêques (il s'agit de Wulfila, bien entendu, qui écrivait au IV^e siècle de notre ère) entendit traduire la Bible en cet idiome, est parvenue jusqu'à nous : elle constitue la branche orientale du germanique ancien; c'en est l'expression la plus ancienne, et de loin, que nous connaissons. Mais la philologie est cruelle : elle ne tranche pas entre Gots, « Gètes » (les Gaetas de Beowulf, une épopée anglo-saxonne du VI^e siècle) et Jutes qui ont donné son nom au Jutland danois. Il est donc imprudent de s'aventurer trop aveuglément sur ce terrain-là.

Pourtant, et pour revenir à l'île de Gotland elle-même, on fera une remarque de bon sens. Regardez une carte, considérez que la Baltique fut longtemps une zone culturelle propre qui sut concilier dans leur diversité les ethnies Same, Finnoise, Nord-Germanique, Baltes et proprement scandinaves qui l'entouraient. Et voyez bien que Gotland occupe une position absolument centrale et privilégiée. Ce fut certainement, dès le début, un carrefour, une plaque tournante, un relais, d'ailleurs particulièrement attrayant ; ne dit-on pas aujourd'hui encore que c'est l'île de toutes les merveilles, l'île fleurie, une sorte de petit paradis à l'échelle de ces nations nordiques ?

Elle tiendra, au XII^e siècle encore, un rôle non négligeable dans le concert des pays hanséatiques : Visby sera l'un des points d'attache obligés des marchands. Procédant par double négation, je dirai qu'il ne se peut pas que ses habitants n'aient pas occupé une place majeure dans les échanges Nord-Sud et Est-Ouest dont la Baltique fut longtemps le théâtre. Plus encore : nous savons aujourd'hui que le phénomène viking, qui ne saurait laisser indifférent un lecteur français, ne surgit pas spontanément à l'extrême fin du VIII^e siècle pour connaître l'éclat que nous connaissons. Un extraordinaire concours de circonstances a voulu que, soudainement, les navigateurs et commerçants de premier ordre que furent les Scandinaves se hissent au premier plan de l'actualité pour deux siècles et demi. Cela n'a pu se faire par miracle. Il faut supporter un long passé, une solide tradition qui, bateau aidant toujours, les aura habitués à fréquenter non seulement les rives de la Baltique, mais au-delà le lacis des fleuves et lacs russes et, pourquoi pas, les ports de la Mer du Nord. Et si les itinéraires des Vikings, des Varègues en particulier, c'est-à-dire des Vikings opérant vers l'Est, circulant sur l'austsvergr, (donc la route de l'Est), bref, des « Suédois » avaient été repérés, puis jalon-

nés, puis régulièrement fréquentés par les Gotlandais ? Si tous les ports que nous connaissons sur la rive Sud de la Baltique (Wollin, Grobin, Wiskiauten, par exemple) avaient été fondés par eux ? Le fait est que l'archéologie a exhumé de bien étranges cimetières en ces lieux, où des vestiges slaves cohabitent avec des témoins assurément Gotlandais. Et puisque je parle de la Route de l'Est, il est clair que les Gots la connaissaient parfaitement, pour l'avoir empruntée maintes fois bien avant, de nombreux siècles avant les Varègues. À telle enseigne qu'aujourd'hui encore, en Crimée, on parle une langue qui reste apparentée au gotique. Bien entendu, me voici posant de nouveau l'équation : Gotlandais = Gots. Tout de même : les quatre cents pierres (environ) que l'on a retrouvées dans l'île et que le présent livre va détailler couvrent une période qui s'étend du v^e au xii^e siècle. Point capital : elles n'ont pas d'équivalent sérieux, que l'on sache, en Suède même, leur style et leur possible contenu sont d'une telle nature que les spécialistes se trouvent obligés de les considérer à part, elles échappent à la taxonomie de rigueur concernant l'art viking... Il n'y a qu'en Gotland que l'on trouve ces curieux monolithes qui ressemblent à des fers de haches fichés dans le sol et dont le tranchant regarderait le ciel; que là, surtout, qu'ont vu le jour ces étranges blocs qui évoquent irrésistiblement un grand champignon en coupe verticale, et quant aux formations de pierres dites naines, elles n'ont pas d'équivalents sûrs ailleurs qu'en Scandinavie. Admettons que les premières témoignent d'un culte archaïque de la hache, arme solaire, que les secondes relèvent d'un rituel de type phallique et que les troisièmes représentent un stade particulier de ces tombes collectives qui, ailleurs, seront appelées skibsaetninger. Il n'empêche qu'il n'y a que là que l'on trouve en telle quantité et avec un tel raffinement toutes ces collections ensemble !

Allons plus loin : j'ai écrit ci-dessus que Gotland fut sans aucun doute un carrefour de première importance, dans la zone baltique en première approximation. Mais il faut élargir considérablement la notion. Là encore, rappelons une évidence : les Scandinaves, dès qu'on les saisit, furent des voyageurs de grande envergure, ils tinrent une place éminente dans les mouvements désordonnés de l'âge dit des grandes migrations, à partir du iv^e siècle donc. Leur célèbre bateau, sous une forme sans doute plus primitive et moins performante que le fameux knörr ou ses équivalents, les porta un peu partout en Occident bien avant qu'il soit question des « barbares » vikings. Par exemple, des liaisons étroites entre Norvège et Irlande sont attestées dès le vi^e siècle, les Danois n'ont pas attendu Lindisfarne pour se porter sur les côtes orientales de l'Angleterre, et tout donne à penser qu'il y avait beau temps, avant Hroerekr-Rurik, que les Suédois commerçaient avec le lointain Orient,

un de leurs itinéraires fluviaux (vers la Caspienne) recoupant les grandes pistes caravanières venues de Cathay.

Or vous voyez Gotland – et l'une des originalités des commentaires du présent ouvrage se situe là : Jan Peder Lamm signale des rapports surprenants entre l'île et le monde arabe (même si l'on n'est pas absolument tenu d'établir des relations entre Valhöll et paradis musulman) ou, chose plus intéressante encore, entre le monde classique et les motifs décoratifs de certaines pierres. Il est tout de même troublant de constater qu'il faille chercher en Espagne romaine certains dessins qui figurent en Gotland ; ou encore que l'Europe centrale est présente, souvent de façon satisfaisante, dans l'iconographie gotlandaise, ou, pour nous limiter là, que le dieu-cerf celtique Cernunnos se retrouve assez bien derrière certains thèmes décoratifs animaliers, sans parler du koppot irlandais avec sa forme si caractéristique de bretzel. Ainsi, ce serait le monde occidental entier et ses marches les plus proches qui se seraient donné rendez-vous en Gotland ! Pour ma part, je n'en serais nullement surpris. Le Scandinave fut un grand commerçant, le Gotlandais le fut par excellence, il me paraît vain de réinscrire un procès qui n'est pas réglé chez nous uniquement en raison de nos aveuglements volontaires ou partisans. Le propre du commerce, surtout à ces hautes époques, c'est l'échange, le troc ; la circulation des objets, des idées, des modes. Un exemple : on a retrouvé, en Gotland comme un peu partout ailleurs en Scandinavie, de nombreux « trésors », entendons des amoncellements de pièces de monnaie de toutes sortes, enterrés sans doute à des fins de sécurité. Celui d'Oxarve, à Hense, que contenait un récipient de bronze, renfermait 80 pièces romaines datant d'entre 70 et 192, 78 pièces originaires du monde arabe de la fin du IX^e siècle pour la plupart. 102 byzantines (XI^e siècle), 317 anglo-saxonnes (surtout X^e siècle), deux irlandaises d'environ 1000, quatre danoises (XI^e siècle), une suédoise (au plus tôt 1022) et 45 allemandes (fin du X^e siècle). Du coup, il est tout à fait remarquable que tant d'influences se soient concentrées dans cette île : remarquable, ou plutôt significatif. Les grandes cultures s'édifient toujours à partir d'apports venus de tous les horizons, auxquels elles donnent leur marque définitive. On ne saurait mieux définir la qualité des réalisations gotlandaises puisque même si l'on peut s'attacher à dépister les sources, le résultat n'a d'équivalent nulle part. Or il suffira de feuilleter le livre que voici pour se convaincre de l'originalité de la civilisation qui a inventé ces chefs-d'œuvre.

L'ennui évidemment, c'est que nous n'interprétons plus, sinon par conjectures, tant de motifs ou de témoins. Il n'y a certainement moyen de proposer des élucidations, on va le suggérer, mais l'ensemble nous

échappe, c'est ce qui fait le prix, à la fois attachant et irritant, de ces monuments. Je voulais simplement, pour commencer, poser en principe la valeur exemplaire des pierres gravées de Gotland en en rappelant et l'antiquité et la richesse. Mais il faut descendre un peu dans le détail maintenant.

Ce dont témoignent en premier lieu ces curieux monuments, c'est de la réalité viking, ou, plus exactement, pré-viking. Et, en tout premier lieu, du célèbre bateau. Il est tout de même extraordinaire que tant de pierres ou bien n'offrent à notre regard qu'un immense bateau qui couvre toute la superficie gravée, ou bien proposent, dans leur partie inférieure, un de ces esquifs parfaitement identifiable. L'ancêtre, point trop lointain en vérité du *skeid, skuta, karfi, langship, byrdingr*, est déjà présent, aisément reconnaissable avec tous ses traits caractéristiques, proue et poupe relevées et symétriques, rame-gouvernail à tribord arrière, grand mât fixé au centre de l'embarcation, rangée de boucliers ronds alignés le long du bordé, figure de proue sculptée à l'image d'on ne sait quel animal monstrueux, voile rectangulaire. Il est même des détails, que confirme l'archéologie, qui trouvent ici une saisissante illustration : par exemple, le fait que la voile, qui ne pouvait être tissée d'un seul tenant par le célèbre métier vertical, était en fait constituée de morceaux carrés ou plus souvent en forme de losanges cousus bord à bord pour donner ces damiers d'une valeur incontestable (ainsi sur la pierre de Lårbro). Et plus encore : si l'on cherche à savoir comment cette voile était manœuvrée, la même pierre nous fournit le renseignement souhaité : on y voit les marins maintenant le lourd tissu de *vadmel* au moyen de tout un système fort compliqué de cordages. Nous ne savons comment interpréter l'ensemble d'un pareil monument, mais il est clair qu'il y avait un sens, ses divers bandeaux parallèles n'étant certainement pas ainsi superposés gratuitement. Mais quel luxe de détails sur de menus points documentaires. Au demeurant, ce que nous pouvons inférer de l'armement et de la tenue des marins en question recoupe exactement toutes nos autres sources.

Et même s'il s'agit de menus détails de la vie quotidienne : il y a, sur la pierre de Hunninge II, un amusant médaillon où deux hommes armés de leur arc semblent défendre leur bétail contre des attaquants, peut-être reflets de scènes hélas banales ! dans une île exposée par nature aux prédateurs. Ou encore : on nous propose, au sujet du sarcophage de Sanda où trois figures humaines se suivent, de voir là une scène de bornage. C'est bien possible. Que le dieu Freyr y figure parce qu'un de ces personnages semble porter une faucille, cela n'a rien d'in vraisemblable non plus, encore qu'il puisse être plus simple d'y voir, une fois de plus, la représentation d'une de ces triades divines, sans plus, comme nous en offre à foison la mythologie scandinave ancienne.

D'ailleurs c'est probablement dans le domaine religieux que ces témoins sont de premier ordre. D'autant plus qu'étalés dans le temps comme ils le sont, ils pourraient nous aider à reconstituer l'évolution d'une religion que nous connaissons dans sa forme achevée que par des consommateurs au demeurant remarquables du XIII^e siècle (l'Islandais Snorri Sturluson et le Danois Saxo Grammaticus) mais qui, comme toute religion, a bien dû connaître une évolution dont il ne nous est pas interdit de suivre les étapes. Il m'est arrivé de proposer une succession : culte des grands ancêtres, culte des forces naturelles, organisation – sur des schèmes indo-européens connus qu'a si bien reconstitués et analysés Georges Dumézil – en un panthéon sacrificiant plus ou moins bien au trifonctionnalisme. Voyons-en la figuration immédiate dans ces gravures. Sans parler du fait que beaucoup de ces pierres ont pu ou dû commémorer tel grand disparu qui fut *söguligr* (digne de donner matière à saga parce que sa réputation, la valeur majeure de cette éthique, ne devait pas se perdre), les inscriptions runiques qui ornent plus d'un de ces monuments célèbrent la mémoire des hauts faits du disparu. Après tout, c'est de Gotland que nous vient la fameuse inscription, à Timans, ainsi libellée : Ormiga : Krikiar/Laursalir : Islat : Serklat : Ormiga, Ulfiar (ce sont deux prénoms masculin) : Grèce (c'est-à-dire Byzance), Jérusalem (la pierre est datée du XI^e siècle, donc sensiblement après la conversion au christianisme dans le Nord), Islande (qui fut découverte et colonisée par les Nordiques entre fin du IX^e et début du X^e siècle), Serkland (ou bien, le pays des « Sarrasins », ou bien, le pays de la soie, c'est-à-dire l'Extrême-Orient). Ainsi les deux navigateurs (vikings) en question ont fait le tour du monde connu à leur époque. Il est donc permis de dire que ces pierres levées pour célébrer le souvenir de défunts prestigieux (les plus anciens témoins connus de ce genre s'appellent *bautasteinar* et se rencontrent dans toute la Scandinavie) perpétuent consciemment une vénérable tradition.

Puis viendraient les grandes forces naturelles, à moins que le thème soit parallèle au précédent auquel, en quelque sorte, il ferait concurrence. Soit : ces spirales élaborées, ces cupules, ces cercles doivent bien remonter à un culte solaire, au demeurant attesté de toutes les façons possibles dès l'âge du bronze (1500 à 400 ans avant Jésus-Christ). Il n'est même pas exclu que plus d'un des « tableaux » qui nous sont ainsi offerts combinent les deux, voire les trois strates que je suggérerais tout à l'heure. À Lärbro, déjà mentionnée, il n'est sûrement pas indifférent que les scènes sans doute mythologiques qui courent dans les bandeaux supérieurs reposent sur le grand bateau promu pour la circonstance au rang de psychopompe puisqu'il semble supporter le

tout. Et, donc, que la mer soit le véhicule ultime de toutes les opérations mythiques soigneusement décrites au-dessus.

Car le connaisseur de la mythologie scandinave ancienne n'a nulle peine à retrouver quantité de personnages ou de scènes familières des grands textes eddiques. Au hasard, voici la valhöll où les valkyries accueillent, en leur tendant une corne à boire, les einherjar ou guerriers d'élites dont Odinn entend peupler sa demeure en vue du combat final du Ragnarök, ou bien le cheval Sleipnir, bien reconnaissable avec ses huit pattes, que monte précisément Odinn, ou encore Sigurdr meurtrier du dragon Fafnir qui fut le paragon du héros nordique et figure sur bon nombre de pierres, et Hildir, la princesse malheureuse prise entre ses obligations vis-à-vis de son père et sa passion pour son amant, et obligée de ressusciter chaque jour les combattants de l'un et de l'autre parti péris au cours de cette bataille éternelle, sans parler du forgeron merveilleux Völundr, l'équivalent d'Icare ou de Dédale, qui sut se fabriquer des ailes pour échapper à son ennemi et tortionnaire, après lui avoir infligé une atroce vengeance. Ailleurs, c'est Gunnarr, le Niflungr, condamné à périr dans une fosse aux serpents et enchantant au son de sa harpe les reptiles tandis que sa sœur, Gudrun, pareillement prise entre ses devoirs d'épouse et la loi de son clan, se tient au bord de la fosse. Tel mythe abondamment célébré par les scaldes et amoureuxment décrit par Snorri Sturluson dans son Edda dite en prose, celui de l'« invention » du nectar poétique par Odinn séduisant la géante Gunnlöd à cet effet, se trouve ici. Et je ne parle pas des nombreux rites de fertilité – fécondité – sans doute la coloration majeure de cette religion – qui trouvent en Gotland de belles figurations. Fertilité – fécondité et magie dont on ne dira jamais assez qu'elle joua un rôle tout à fait primordial dans cette vision du monde : or, vous voyez, sur bon nombre de témoins qui vous sont présentés ici, le célèbre « cœur de Hrungrnir » (une sorte de triskèle ou de triple triangle aux éléments étroitement imbriqués) placé d'ailleurs dans un contexte sacrificiel. Je ne veux pas entreprendre un bilan de toutes les réminiscences directes ou possibles que véhiculent ces pierres, mais il est clair que leur finalité est d'ordre religieux, qu'elles parlaient à ceux qui les ont gravées comme à leurs premiers spectateurs, qu'elles avaient donc une double valeur : commémorative, comme on l'a dit et proprement religieuse (de propitiation ? de célébration ? de conjuration ? voire d'adoration ? toutes ces connotations peuvent fort bien en fait se compléter).

Au total, tout un univers qui recouvre la totalité des activités humaines en milieu extrêmement ouvert quoiqu'attentif à préserver ses valeurs autochtones.

Préservation qui s'opère aussi, surtout peut-être, par le moyen d'un art dont le lecteur sera probablement immédiatement surpris et conquis. Ici, je crois, il vaut mieux laisser la parole aux spécialistes. Je me contenterai de souligner un caractère qui m'a toujours paru lyrique. Les splendides illustrations que l'on va regarder, quelles que puissent en être les interprétations, sont premièrement des objets d'art, surtout si l'on tient compte du fait qu'initialement ces gravures étaient coloriées, à l'ocre, au noir de fumée, à ces diverses teintures dont nous savons que les Vikings en connaissaient les secrets et l'effet qu'elles devaient produire ne manquait évidemment pas d'allure. Or elles font état d'un mélange absolument caractéristique, puisqu'il reste la marque de tout l'art scandinave ancien, entre réalisme, animalier ou humain, et stylisation fort élégante, symbolisme souvent à la limite de l'abstrait : un art en équilibre, satisfaisant pour l'amateur de notations factuelles et propices aussi, en même temps, à la rêverie bien tempérée ou à la pure délectation esthétique.

Je voudrais que l'on « lût » ces pierres en pensant à l'inscription runique qui adorne celle, toute chrétienne, de Hogrån qui est de style moderne tout en préservant la forme gotlandaise caractéristique d'un champignon en coupe verticale, où un certain Sigmundr commémore ses frères et son père. L'inscription nomme aussi le graveur (qui inscrit le texte dans un serpent hautement élaboré et somma le tout d'une croix chrétienne stylisée) puis l'auteur des runes elles-mêmes, et le texte s'achève par un poème de huit lignes, comme il sied, dont voici le premier « *hellmingr* » :

Se dressera ici la pierre
en signe de commémoration,
brillante sur le mont,
devant le « pont »*.

Beauté artistique incontestable du monument, « signe » visible de tous, implanté dans le sol et érigé vers le ciel, célébration des disparus et exaltation de leurs œuvres – tout un univers mental et physique représenté à hauteur d'homme.

Régis Boyer

* Pont renvoie à une chaussée carrossable, comme si souvent, que Sigmundr fit établir à travers le marécage.

INTRODUCTION

Cet ouvrage a pour but de montrer ce que sont les pierres gravées de Gotland. Il est destiné tout autant aux visiteurs habituels des musées qu'à ceux qui souhaiteraient en savoir plus sur l'art et la vie dans l'Antiquité nordique. Il veut être aussi un beau livre ainsi qu'un ouvrage consacré à six cents ans de l'art des pierres.

Le livre comprend une introduction générale. Ensuite nous reproduisons les pierres gravées suivant un ordre chronologique. Nous apportons des explications aux problèmes posés par certains détails des pierres représentées, grâce à des comparaisons et juxtapositions de motifs semblables, isolés d'autres pierres, et introduits dans de nouvelles compositions, le cas échéant combinés avec des détails de la pierre étudiée. Dans certains cas, d'autres images peuvent fournir une autre explication. nous nous sommes attachés à montrer la complexité des problèmes les plus importants, tels les bateaux vikings ou le culte des morts. On trouvera aussi quelques exemples d'art rupestre hors de l'île de Gotland. Lorsque l'on était en présence d'images détériorées, on ne les a restaurées que lorsque leur reconstruction ne laissait place à aucun doute. On trouvera également une bibliographie et un résumé de la répartition typologique et chronologique d'après le grand ouvrage de référence : *Gotlands Bildsteine*, publié en 1941 et 1942 par Sune Lindqvist.

Le catalogue et la bibliographie ont été établis par Jan Peder Lamm du Musée National d'Histoire à Stockholm. Le livre contient aussi les photographies de pierres récemment découvertes mais jamais représentées jusqu'ici.

LES PIERRES GRAVÉES DE GOTLAND

Les « Images de pierres » de l'Antiquité nordique existent aussi bien dans l'Âge de Bronze que dans l'Âge de fer. Mais les représentations divergent beaucoup selon les époques quant à leur forme, leur nombre et leur répartition. Les gravures rupestres de l'Âge du Bronze sont concentrées sur les régions côtières de la péninsule scandinave, en particulier sur la côte Ouest de la Suède. Les images sont très stylisées, les motifs variés, et pour la plus grande partie, elles sont gravées à même la paroi rupestre. La plupart des pierres décorées de l'Âge du Fer se trouvent en revanche sur l'île de Gotland où l'on ne verra qu'une seule gravure rupestre de l'Âge du Bronze, à *Hägvide*, dans la paroisse de *Lärbro*. Les gravures rupestres de l'Âge du Bronze sont vraisemblablement apparues entre 1500 et 500 avant Jésus Christ. Les pierres gravées à l'Âge de Fer le furent pendant les sept derniers siècles de l'époque polythéiste, c'est-à-dire 400-1100 de notre ère.

À la différence des gravures rupestres de l'Âge du Bronze en Gotland, les pierres n'étaient ni taillées ni décorées sur place, mais sur des blocs isolés, plus ou moins bien taillés, et la plupart étaient en pierre calcaire. Les pierres gravées sont apparemment toutes des pierres commémoratives. Les plus anciennes faisaient partie de nécropoles et d'une manière ou d'une autre étaient incorporées à un monument funéraire. Les plus récentes semblent assez souvent avoir été groupées le long des chemins ou dans des lieux publics, afin d'être vues et admirées par le plus de monde possible.